

Beaubourg, lundi 18 octobre 2010

Visite de deux expositions :

Nancy Spore, rétrospective, et Arman, idem.

On reste confondu devant la quantité de visiteurs qui se pressent devant le laborieux travail d'Arman. Des classes entières sont là, maîtresse en tête, pour tirer les vers du nez des accrochages armaniens. Art spectacle, empreint de facilité et de systématisme, qui emprunte à Duchamp sa thèse et à Klein – plus poète – l'hyperbole érigée en système. On peut trouver un certain esthétisme aux sculptures constituées d'éléments de carrosseries, soudés en un mouvement répétitif qui rend hommage à la matière, à la main de l'homme, à la machine moderne. Pour le reste, les ordures entassées, les scies, les meubles ou objets brûlés n'ont rien d'autre à dire que leur propre déjection.

Cela ne serait guère gênant si toute cette mise en scène ne s'accompagnait pas d'un pseudo-discours justifiant ces démarches « bruyantes » qui attirent les foules.

Tout autre est l'univers de Nancy Spore, intime et violent, profondément humain, béance brûlante d'une blessure que rien ne fermera jamais. Séisme, révolte, angoisse et dénonciation sont les termes qui me viennent à l'esprit face à ces dessins où le corps – et spécifiquement celui

de la femme – crie haine et peur, désire et mutilation, ordonnance du chaos.

Face à ces pages comme autant de moment d'un carnet de dérouté, peu de public. Le tapage médiatique est ailleurs. Le féminisme radical de cette artiste américaine, qui créa aussi à Paris, semble déranger encore.

D'ailleurs, impossible de trouver un numéro spécial à prix abordable, d'un hors-série qui lui soit consacré. Ce qui prouve bien le côté « marchandise » de l'un et celui poétique de l'autre.

Et rien dans le musée n'incite les visiteurs du premier à découvrir la femme peintre exposant deux niveaux en dessous. Signe tangible de notre époque, toujours machiste et de plus en plus mercantile.

© Béatrice Libert